

# Deruber: peinture et survie



S. 2. 1980

**L'alsacien**

« Autrefois la peinture était pour moi une passion, aujourd'hui c'est ma survie ».

Voilà ce que constate aujourd'hui, avec une philosophie non dénuée d'humour noir Deruber, de son nom bourgeois Désiré Roth. Comme beaucoup d'autres, en ces temps d'évolution et de mutation, il a perdu son emploi et se raccroche à la peinture à la fois comme soutien moral et comme moyen d'existence. Certains se lancent dans la peinture comme on se jette à l'eau. D'autres, tentés profondément par cette aventure, s'y refusent pourtant jusqu'au jour où, sentant que toute résistance est inutile et vaine, ils s'y abandonnent avec une certaine volupté du désespoir. Deruber est de ceux-là. Quand je l'ai connu, il y a une trentaine d'années, il étudiait sagement la médecine, s'intéressait au théâtre en dialecte mais ne parlait pratiquement jamais de peinture. Et puis les années ont passé, avec les revers du sort qui ne l'ont pas épargné et nous nous sommes retrouvés un jour, à l'occasion de son premier vernissage, à la défunte galerie Minerve. Il n'avait pas choisi la voie facile et pratiquait, à cette époque, voilà quinze ans peut-être, ce que certains appellent avec condescendance, la peinture du dimanche. Forcément, durant la semaine était pris par son métier de visiteur médical. Il avait dû abandonner ses études pour raisons familiales. Cette peinture était encore assez indéchiffrable, maladroitement, mais on y décelait déjà une force passionnée et pourtant une calme assurance qui affirmait, in petto « Je finirai bien par arriver où je veux ».

Les expositions se succédèrent, galerie Artal, Vichy, Clermont-Ferrand et Deruber se rapprochait de plus en plus de son but, le percevait avec toujours plus de clarté et nous le faisait apparaître plus clairement. Il n'a rien perdu de son assurance d'ailleurs :

« Je suis absolument persuadé d'être picturalement dans le vrai chemin et, quitte à faire sourire, je pense apporter une nouvelle vision de Strasbourg ».

Car c'est Strasbourg, avec ses vieux quartiers qui est actuellement au centre de ses préoccupations. Strasbourg, les arbres et la femme, éternelle énigme, éternelle tentation. C'est d'ailleurs avec une toile des Ponts-Couverts qu'il a enlevé, de haute lutte, le premier Grand prix

de Sarreguemines en 1978, devant 200 concurrents. Ce « vrai chemin » Deruber ne l'a pas trouvé sans faire quelques détours. De plus en plus accaparé par cette passion qu'est pour lui la peinture, il allait d'un expressionnisme figuratif assez désordonné vers une expression picturale plus abstraite et dont un voyage dans les brumes et les froidures du Nord nous a valu une série de peintures où se devinaient déjà, dans un bouillonnement de couleurs et de masses, ce qui allait devenir le style actuel de l'artiste. Les expositions à l'extérieur se suivaient, Rome, Dijon, Colmar, Genève, avec toujours, mais rarement une escale à Strasbourg où il habite au cœur du Finkwiller. L'un de ses critiques a écrit à son sujet : « Après de longues années de maturation solitaire où il éprouvera son métier, Deruber va acquérir la maîtrise de son art par son indépendance farouche conjugée à des connaissances humaines et anatomiques dues à sa formation médicale ».

D'abord préoccupé par les formes, Deruber s'est, de plus en plus, laissé séduire par la magie de la couleur. La synthèse des deux, avec, pourtant, une prédominance de la couleur lui a permis de développer son réalisme poétique et historique, grâce auquel il recrée aujourd'hui les vieux quartiers de Strasbourg, comme s'il les avait connus il y a cent ans.

« Je me sens de plus en plus possédé par mon sujet et je pense, avec mon ami, le dessinateur Coltat, que la vérité poétique rejoint la réalité historique et architecturale ».

Quel est le but de cette recherche ?

« Echapper à la réalité parce que la réalité m'angoisse et m'effraie. La vie de tous les jours, les immeubles, c'est comme une sorte de paranoïa ».

Au fil des expositions Deruber glanait également les récompenses : Grand prix de Deauville, Grand prix de la Côte d'Azur, lauréat de la VIII<sup>ème</sup> Biennale de St-Brieuc et enfin Sarreguemines déjà cité. Il ambitionnait d'ailleurs une confirmation plus modeste mais plus chère à son cœur de Strasbourgeois et d'Alsacien : l'admission en tant que membre, à l'AIDA, notre grande société d'artistes plasticiens. Cette satisfaction vient de lui être refusée, provisoirement, ose-t-on espérer, Deruber n'en ressent pas moins une certaine et compréhensible amer-

tume : « J'aurais préféré ne pas poser ma candidature parce qu'on n'aime pas être refusé. Evidemment je me sens un peu en dehors des autres artistes avec lesquels j'ai d'ailleurs d'excellentes relations. Ils sont académiques et moi je ne suis pas capable de dessiner comme il faudrait qu'on dessine. Pourtant je considère la décision de l'AIDA comme profondément injuste et tout au déshonneur de la société ». Paroles dures, paroles dures parce qu'elles sont amères. Et elles sont amères parce que la peinture est devenue, par la force des choses, la planche de salut pour Deruber. Non pas uniquement sur un plan nécessairement matériel mais aussi et peut-être surtout pour des raisons de nouvelle insertion sociale. Il a passé des moments très difficiles : « Après avoir perdu mon emploi, j'étais comme perdu. Ce changement m'a paralysé parce que je n'avais plus, moi qui étais habitué, la sécurité matérielle. Les deux premières années je n'aurais rien fait si je n'avais pas eu des soutiens. Soutiens que j'ai toujours d'ailleurs et qui sont pour moi une raison majeure de persévérer et qui m'ont permis de m'installer définitivement dans la peinture. Je peins, c'est tout, un chemin de non-retour. On verra bien. Grâce à ces amis qui me soutiennent, j'espère tenir le coup, je suis bien avec tout le monde. Ce que les autres pensent de ma peinture, ce n'est pas mon problème ».

Deruber ne manque pas de projets et prévoit des expositions à Paris, en Allemagne, en Suisse, peut-être à Colmar et Mulhouse. Pourquoi pas à Strasbourg ! Ce ne serait pas la première et certainement pas la dernière. Citons, pour terminer, le jugement de l'un de ses critiques : « Rhénan, agissant moins par démarche intellectuelle que par pulsions internes et secrètes, sans autre mode de connaissance conceptuelle que la main ou le sentiment... Ses peintures traduisent une vision particulière, vision tourmentée et parfois secrète mais où les architectures semblent étrangement avancer vers celui qui s'en inspire ou qui les imprègne de soi-même... »

La peinture sera pour Deruber plus qu'un moyen de survivre, elle sera pour lui un moyen indispensable d'expression. Alors, bonne route Désiré !

— G —